

TEMLON



HANS OP DE BEECK

ARTPRESS, juin 2025

artpress 533 | 69

REVIEWS

ANVERS

Hans Op de Beeck. Nocturnal Journey

KMSKA / 22 mars - 17 août 2025

Dans l'exposition que consacre le musée royal des Beaux-Arts d'Anvers à Hans Op de Beeck (Belgique, 1969), le visiteur pénètre non pas en spectateur, mais en témoin d'un monde ensommeillé et pétrifié, traversé d'un émerveillement feutré où chaque détail semble issu d'un souvenir diffus. L'œil y croise des sculptures grandeur nature, des figures miniaturisées, mais aussi des objets démesurés. À l'image d'un rêve lucide, les échelles s'étirent ou se rétractent : l'ensemble paraît familier et pourtant étrange, comme si le réel, dans cet univers tendrement grisé, s'était assourdi, puis doucement estompé.

Étrangères à toute narration linéaire, les œuvres réalisées en bronze et en acier, recouvertes d'un enduit gris, instaurent une temporalité propre qui paraît naître d'un ralentissement, peut-être même de la dilatation d'un instant. Plongées dans l'obscurité, elles s'inscrivent dans une scénographie qui prolonge ce retrait. Hans Op de Beeck, qui a longtemps travaillé pour le théâtre et l'opéra, semble y transposer une dramaturgie minimale où la pénombre, plus qu'un simple environnement, devient condition : celle d'éprouver une atmosphère pleinement méditative et de glisser vers un autre régime d'attention.

Devenues présences, les pièces sculptées composent, en effet, un espace fictionnel qui convoque des époques et des imaginaires hétérogènes. Les géographies se superposent et le regard rencontre des architectures posées sur pilotis, évoquant une lointaine Asie, avant de s'attarder plus loin sur une danseuse du carnaval de Rio, saisie dans la stase d'un repos, une cigarette à la main.

Véritablement absorbées, les figures humaines représentées laissent ainsi leurs gestes arrêtés s'envelopper d'une douceur atonale. Souvent enfantines, elles ne posent pas. Elles jouent, à l'exemple de ce garçon qui laisse rouler des billes entre ses doigts, ou bien de cette fillette qui s'amuse à souffler une bulle de savon. D'autres, assoupies, se lovent dans des fauteuils profonds, si bien que les objets et le mobilier eux-mêmes – canapé Chesterfield, manèges et carrousels, livres, chandeliers – participent de cette retenue.

Partout, Op de Beeck souligne, dans la lignée des maîtres de la tradition

flamande, la fugacité de l'existence, non dans son éclat dramatique, mais dans le dépouillement d'un silence habité de vanités discrètes. Ici, la monochromie elle-même devient allusion au *memento mori*, rappelant alors que la mort s'inscrit au cœur de la vie.

Le parcours se clôt avec *Staging Silence (3)* [2019], film d'animation réalisé à partir de maquettes manipulées à vue où des mains anonymes façonnent des paysages avant de les remodeler. Le processus reste visible, jamais dissimulé. Et c'est peut-être là, dans cette monstration tranquille et apaisée de l'artifice, que se loge le cœur de la pratique d'Op de Beeck : une poétique de la fragilité, où tout apparaît pour mieux se retirer.

Maud de La Forterie

In the exhibition devoted by the Royal Museum of Fine Arts in Antwerp to Hans Op de Beeck (Belgium, b. 1969), the visitor enters not as a spectator, but as a witness to a sleepy, petrified world, filled with a hushed wonder where every detail seems to spring from a diffuse memory. The eye meets life-size sculptures, miniaturised

figures, but also oversized objects. Like a lucid dream, the scales stretch or shrink: the whole seems familiar and yet strange, as if the real, in this tenderly grey universe, has been muted, then gently blurred.

Foreign to any linear narrative, the works in bronze and steel, covered in a grey coating, establish a temporality of their own, seemingly born of a slowing down, perhaps even the dilation of an instant. Plunged into darkness, they are part of a scenography that extends this withdrawal.

Hans Op de Beeck, who has long worked for the theatre and opera, seems to have transposed a minimal dramaturgy in which the half-light, more than a simple environment, becomes a condition for experiencing a fully meditative atmosphere and slipping into another mode of attention.

The sculpted pieces become presences, creating a fictional space that conjures up heterogeneous eras and imaginary worlds. Geographies are superimposed, and the eye encounters architectures set on stilts, evoking a distant Asia, before lingering further on a Rio carnival dancer, caught in the stasis of repose, a cigarette in her hand.

Truly absorbed, the human figures depicted allow their halting gestures to be enveloped in an atonal gentleness. Often childlike, they

do not pose. They are playing, like the boy rolling marbles between his fingers, or the little girl blowing a soap bubble. Others are lounging in deep armchairs, and the objects and furniture themselves—the Chesterfield sofa, merry-go-rounds, books and candlesticks—are all part of this restraint.

Everywhere, in the tradition of the Flemish masters, Op de Beeck emphasises the transience of existence, not in its dramatic brilliance, but in the stripping away of a silence inhabited by discreet vanities. Here, monochrome itself becomes an allusion to *memento mori*, reminding us that death is at the heart of life.

The exhibition closes with *Staging Silence (3)* [2019], an animated film made from models manipulated on sight, in which anonymous hands shape landscapes before reshaping them. The process remains visible, never hidden. And it is perhaps here, in this quiet and peaceful monstration of artifice, that the heart of Op de Beeck's practice lies: a poetics of fragility, where everything appears only to recede.

Hans Op de Beeck: Nocturnal Journey. Vue de l'exposition *exhibition view*. (© SABAM Belgium 2025, Studio Hans Op de Beeck; Ph. Sanne De Block)

